Vers le village de Mohon ils trouvèrent à s'employer dans une briqueterie. Des ouvriers avaient demandé une augmentation de salaire que les patrons avaient refusée. Et les ouvriers, qui étaient des nomades, étaient partis.

Nos fugitifs furent engagés le même jour, à l'exception de Bertine, mais celle-ci, qui était adroite, profita de ce répit pour mettre en état les loques de la bande.

Ils couchaient tous les quatre avec Papillon, dans un hangar abandonné, à deux pas de la petite rivière de la Vence. Le propriétaire le leur avait cédé gratuitement. Ils avaient bouché les trous des murs avec des fagots. Avec le gain de leur première journée de travail, ils achetèrent quelques bottes de paille. Et ils attendirent les événements.

Borouille avait accepté ce travail sans se plaindre. Il voulait gagner la confiance de Charlot.

Bertine faisait la cuisine.

Ils eurent ainsi quelques jours de tranquillité pendant lesquels ils respirèrent.

Papillon engraisait.

Borouille, cependant, reprenait sa vie de courses nocturnes.

Quand le travail était fini, quand il avait mangé, il sortait les mains dans ses poches, la casquette sur l'oreille, la pipe à la bouche.

Et tous les soirs, sous le même prétexte :

—Je vais à la Francheville acheter deux sous de perlot.

Il rentrait très tard dans la nuit, se jetait sur sa botte de paille, dans le coin du hangar, et presque aussitôt se mettait à ronfler. Il fallait le réveiller le matin quand sonnait la cloche.

Bientôt il déclara qu'il en avait assez de ce travail. Il trouvait cela idiot de se fatiguer pareillement.

Et il n'alla plus à la briqueterie.

Le patron, du reste, venait d'arrêter des ouvriers de profession et avait prevenu Charlot qu'il n'aurait plus d'ouvrage à lui donner que pour une huitaine de jours.

Pendant huit jours, ils seraient encore tranquilles.

Mais après ?

Le matin, quand il se réveillèrent, ils furent très surpris de voir Borouille, son couteau à la main, dépouillant un lièvre, qu'il avait pris la nuit au collet.

Cela les amusa beaucoup. Le soir il se régalerent. Bertine s'était surpassée comme cuisinière.

Borouille triomphait.

Le lendemain, il rapporta un lapin, et à partir de ce moment, tous les jours quelque chose, la plupart du temps des poules et des poulets qu'il allait voler très loin, dans les fermes isolées.

Et chaque fois il entourait ses équipées nocturnes de gais propos.

Ce n'était pas bien grave, une poule. Les enfants mangeaient sans trop de remords. Criquet trouvait cela très amusant.

—Tu devrais m'emmener une fois, demanda-t-il.

—Cette nuit, si tu veux.

—C'est cela, cette nuit.

En effet, la nuit suivante, Criquet accompagna Borouille. Mais ils revinrent les mains vides. Ils étaient tombés sur un poulailler qu'un chien gardait; et ils avaient eu beaucoup de peine à se sauver. Même ils avaient entendu longtemps derrière eux le bruit d'une course. Le fermier sans doute qui les poursuivait. Heureusement les bois étaient proches, ils avaient pu s'y réfugier.

Cette expédition, la peur qu'il avait eue, la poursuite, tout cela aurait pu décourager Criquet qui en était à son coup d'essai. Son enthousiasme grandit, au contraire.

Il riait, toute la journée, à la briqueterie, au souvenir de cette aventure et il répéta cent fois à Charlot :

—Tu ne t'imagines pas comme c'est amusant !

Dejà Charlot ne se révoltait plus.

Il répondit seulement :

—Oui, mais si vous étiez pincés ?

—Pincés ? Avec Borouille ? Allons donc ! Impossible. Tu ne saurais croire comme Borouille est fort, et malin, et adroit.

Et avec orgueil, Criquet ajouta :

—Je voudrais bien le connaître, tu sais, celui qui pincera Borouille.

Charlot se laissait persuader.

—J'irai avec vous une fois pour voir, oh ! pour voir !! dit-il timidement.

Et Criquet, très important :

—Je demanderai à Borouille s'il veut bien y consentir.

Borouille y consentit.

Le soir même, tous trois partirent en expédition. Charlot tremblait un peu au départ. Non pas qu'il eût peur ; mais quelque chose, au fond du cœur, lui disait que ce qu'il faisait n'était pas bien. Seul, il fût revenu. Il n'eût pas été jusqu'au bout. L'amour-propre le retint. Et aussi l'exemple, le mauvais exemple, qui perd tant de ces pauvres petits.

Après avoir marché pendant une heure, ils arrivèrent aux environs d'un gros village.

—C'est par ici que nous allons opérer, dit Borouille.

Il connaissait le pays. Il y était venu une fois ou deux les nuits précédentes.

Il les emmena derrière une haie d'épines vives qui clôturait un grand jardin potager. La maison d'habitation était au bout, mais à l'extrémité opposée se trouvait le clapier et le poulailler. Borouille franchit la haie. Les deux autres l'imitèrent.

—Attention, dit Borouille à voix basse. Il faut que ce soit fait légèrement et vite, parce que les poules crient, et ça peut donner l'éveil. Veille au grain, toi, Criquet, et, si l'on sort de la maison, avvertis-nous. Suis-moi, Charlot.

Le cœur de Charlot sautait bien fort dans sa poitrine.

Il lui semblait qu'au moment de commettre ce premier larcin, une lourde main allait s'abattre sur son épaule et qu'une voix terrible allait lui crier : "Voleur ! voleur !"

Borouille ouvrit la porte du poulailler et entra.

—Ne choisis pas, Charlot. Nous n'avons pas le temps. Prends-en deux au hasard. Tords-leur le cou.

Cela fut vite fait. Les poules et les coqs poussaient des cris stridents, volaient terrifiés, se heurtaient, appelaient.

—Viens ! Sauvons-nous !

Ils sautèrent par-dessus la haie, et, suivis de Criquet, très agile en dépit de son infirmité, ils gagnèrent les bois.

—As-tu peur ? disait Borouille à Charlot.

—Non.

—Tu ne trouves pas que c'est amusant ?

—Si. Ça fait un plaisir tout drôle, le danger que l'on court...

—Tu t'y habitueras !...

Ils regagnèrent La Francheville et rentrèrent dans leur hangar. Bertine dormait tranquillement et ne s'éveilla pas.

Le lendemain était un dimanche, jour de liberté.

Ils n'avaient plus que six jours à rester à la briqueterie.

Bertine fit cuire les poules volées.

Et, toute la journée, Borouille, reparla de l'exploit de Charlot, l'exaltant comme s'il avait commis une action d'éclat.

Tout d'abord, Charlot fut gêné à cause de Bertine. Il s'attendait au moins à un regard attristé.

Mais la jeune fille semblait écouter cette histoire avec indifférence. Tous les jours, on lui apportait le produit de quelque vol nouveau. Elle s'y accoutumait donc, elle aussi ?...

Alors, Charlot respira, trompé par ce calme.

Et, puisque Bertine paraissait l'approuver, il se mit à plaisanter avec Borouille.

Faute d'argent, et pour tuer le temps, Borouille s'amusa à ajouter quelques articles à son projet de réforme sur la magistrature.

Criquet, de temps à autre, s'avavançait derrière lui, sur la pointe des pieds, le regardait écrire.

—Tu nous liras cela, hein, Borouille ?

—Volontiers, disait le jeune bandit.

Le soir, en effet, il lut ses élucubrations ; puis il promena un regard satisfait autour de lui, forma son calepin et le coula dans sa poche.

—C'est rudement envoyé ! fit Criquet.

Bertine frissonnait et se pelotonnait, toute tremblante, contre Charlot. Elle murmura :

—Moi, ça me fait peur...

Borouille releva la tête d'un geste orgueilleux :

—Tu verras, Bertine, tu verras... Vous entendrez parler de moi...

Et Criquet, s'adressant à son ami :

—Et toi, Charlot, qu'est ce que tu dis de ça ?

Charlot hocha la tête :

—Je ne sais pas, je n'ai pas bien compris... Et puis, je suis comme Bertine, ça me fait peur !...

XI

Ce fut ainsi que Borouille fit entrer doucement la tentation dans l'âme de Charlot. Peu à peu l'enfant se laissait séduire. Il s'aignissait, nous l'avons dit, de trop d'infortune, de trop d'injustice, et il ressentait comme une sorte de vague besoin, d'envie sournoise de prendre une revanche.

Une revanche contre qui ?

Contre la société, — ainsi que disait parfois Borouille, — la société dans la personne du premier venu que l'on rencontrerait et qui paierait pour les autres !

Tous les faux raisonnements entendus autour de lui en ces derniers temps lui revenaient à l'esprit : s'il consentait jamais à commettre un vol, ce ne serait que provisoire ; il se servirait de l'argent dérobé pour se tirer de peine, lui et Bertine, et, aussitôt qu'il le pourrait, il restituerait !

Voilà où il en était, le pauvre enfant.

Et Bertine ?

Elle avait confiance en Charlot qu'elle aimait de toute son âme. Elle non plus, n'avait rien dans ses souvenirs pour l'instruire de ce